

PLUS DE 11.000 PRISONNIERS — PLUS DE 100 CANONS

# EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.339. — 10 centimes.

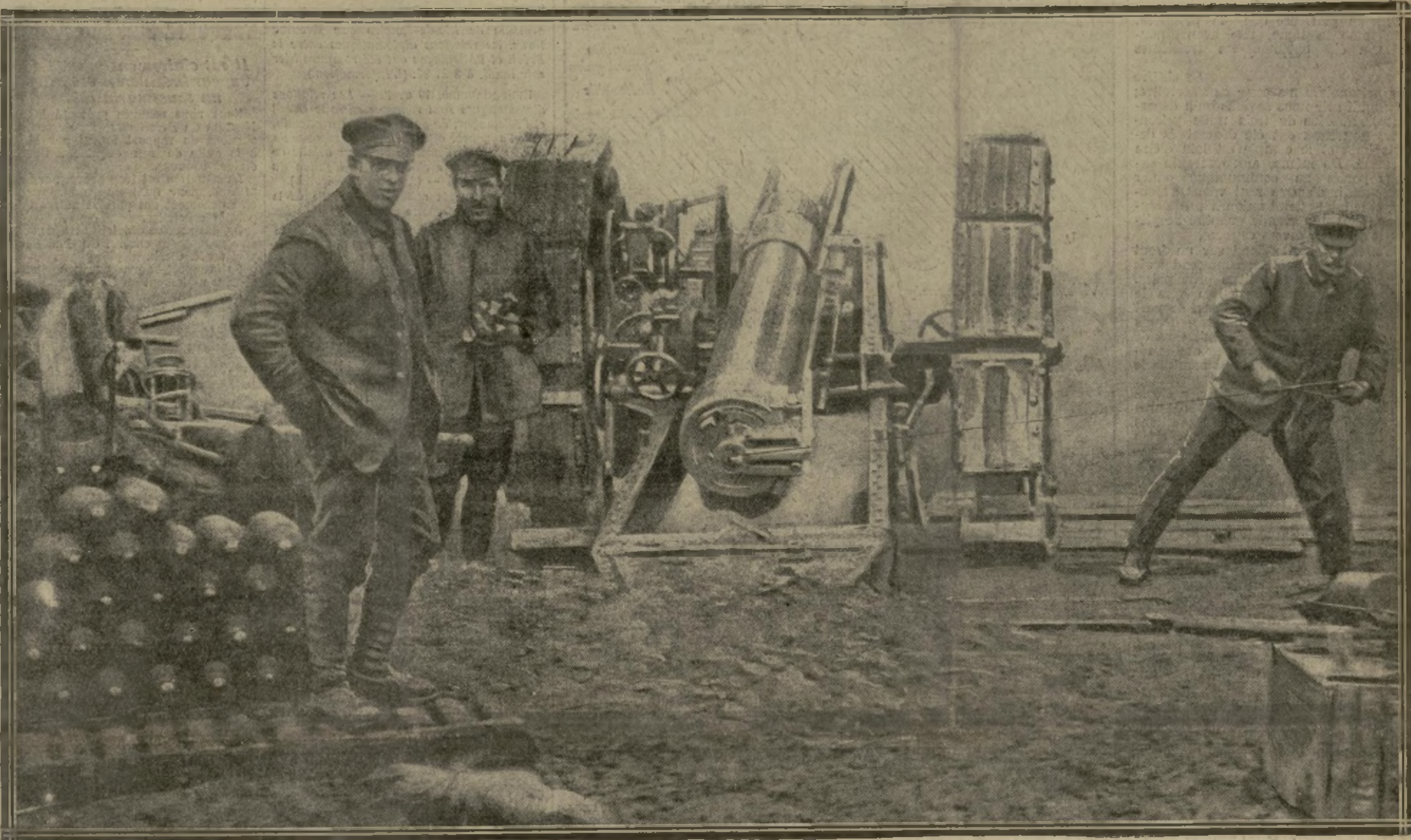
« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Mercredi  
**11**  
AVRIL  
1917

REDACON : 20, rue d'Enghien, Paris  
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00  
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées  
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45  
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS  
TARIF DES ABONNEMENTS :  
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.  
Étranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 38 fr.; 1 an, 70 fr.  
PUBLICITÉ : 11, B° des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88  
« PIERRE LAFITTE FONDATEUR »

**C'EST LA SUPÉRIORITÉ DE L'ARTILLERIE BRITANNIQUE QUI FAIT RECULER L'ENNEMI**

(PHOTOGRAPHIES DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL. — VOIR LES AUTRES DOCUMENTS A LA PAGE 6)



UN OBUSIER ANGLAIS DE GROS CALIBRE AU MOMENT DU DÉPART DU COUP. LE SERVANT DE DROITE TIENT ENCORE LE TIRE-FEU



L'UN DES OBUSIERS QUI ONT CONTRIBUÉ À RÉDUIRE LES LIGNES DE DEFENSES ALLEMANDES AVANT LES ATTAQUES DE L'INFANTERIE  
Les premiers récits de l'attaque livrée par nos alliés entre Lens et Arras font ressortir la supériorité de l'artillerie britannique. La concentration des pièces était telle que, malgré l'obscurité, l'immense champ de bataille se trouvait éclairé par les flammes jaillissant continuellement des gueules des canons. Rien ne résistait à l'effroyable déluge de feu et de mitraille, et les prisonniers déclarent qu'ils se passaient de manger depuis quatre jours, ne voulant pas affronter le feu de l'artillerie anglaise en allant au ravitaillement.



# LA VICTOIRE ANGLAISE SE DEVELOPPE

## PLUS DE 11.000 PRISONNIERS: PLUS DE 100 CANONS PRIS

**Les Allemands sont complètement rejetés de l'extrémité nord de la crête de Vimy : leurs contre-attaques sont repoussées.**

**DE LEURS NOUVELLES POSITIONS, NOS ALLIÉS DOMINENT LES DÉFENSES DE LENS**

La deuxième journée de l'offensive britannique n'a pas été moins heureuse ni moins glorieuse que la première. Sur toute la ligne, une avance nouvelle a été obtenue, les troisième

des prisonniers n'a cessé de s'accroître: dès lundi soir nous savions qu'il dépassait 8.000. Plus de trois mille prisonniers nouveaux ont été dénombrés depuis lors, et le compte est loin d'être terminé. De même, aux quarante canons portés au communiqué d'hier après-midi, d'autres sont venus s'ajouter, et le total atteint aujourd'hui la centaine, dont une grande quantité de pièces lourdes de divers calibres.

L'offensive, qui s'étend sur un front total de 22 kilomètres, comprend trois secteurs et trois directions principales.

A l'aile gauche, elle a lieu vers le nord-est, en direction de Lens, de part et d'autre de la route d'Arras, depuis les abords de Givenchy jusqu'à ceux de Bailleul. C'est dans ce secteur que la résistance des Allemands s'est montrée la plus énergique, et que la progression, comme nous l'indiquions hier, a été la moins marquée en distance, mais la plus importante par la valeur des positions prises, qui comprennent toute la crête de Vimy, depuis la cote 140, au nord-ouest de la ferme de la Folie, jusqu'à la voie ferrée d'Arras à Lens. Les Allemands ont été refoulés sur la pente orientale, où nos alliés les talonnent et ont pénétré à leur suite dans le bois et le village de Farbus. La chute de cette ligne fortifiée que l'ennemi croyait inexpugnable, ouvre à l'armée britannique une plaine sans obstacles, qui s'étend sur quatre kilomètres de profondeur jusqu'à Lens, ou plutôt jusqu'aux positions d'Avion et de Méricourt, qui sont les dernières défenses de l'ennemi devant la ville. D'autre part nos alliés, depuis l'offensive de septembre 1916, sont établis à Loos et en avant de la cote 69, à moins de trois kilomètres au nord-ouest de Lens sur la route de Béthune.

Au centre, depuis Bailleul jusqu'à la Scarpe, l'attaque est dirigée le long de la route et de la voie ferrée d'Arras à Douai. Dès le premier jour l'ennemi avait rejeté de la ferme du Point-du-Jour, bâtie sur la route près de la cote 93. Des progrès considérables ont été accomplis depuis lors vers Gavrelle, et le village de Bailleul est débordé par le sud. Le long de la voie ferrée, ils ont pris d'assaut, après Athies et Feuchy, le village de Pampoux. La résistance de l'ennemi, à moins qu'un prompt renfort ne lui arrive, paraît brisée dans cette région.

A l'aile droite, les troupes britanniques s'avancent des deux côtés de la route de Cambrai, vers le sud-est; c'est à cet endroit que le nouveau front de bataille se raccorde avec celui que la retraite de l'ennemi vient de tracer au sud-est d'Arras. Le mouvement qui s'accomplit sur la route converge avec celui qui est commencé depuis deux semaines sur la voie ferrée de Croisilles à Cambrai et a déjà rejeté l'ennemi au delà d'Ecourt-Saint-Mein vers Quéant. Au nord de la route, nos alliés ont atteint les abords de Monchy-le-Preux; au sud, ils progressent vers Guémappe, Wancourt et Hénin. C'est là une menace grave pour les troupes qui se replient plus au sud et risquent d'être prises de flanc.

Ces mêmes troupes sont, d'autre part, serrées de près par les progrès que nos alliés n'ont cessé de faire entre Saint-Quentin et Cambrai. Car c'est un des caractères les plus remarquables de leur



offensive que, loin d'interrompre les opérations en cours, elle se combine avec elles et les rend de plus en plus actives. Toute la ligne de hauteurs qui s'étend entre le Vergnier et Hargicourt et s'élève jusqu'à la cote 140 a été emportée d'assaut. Plus au nord, entre Metz-en-Couture et Hémies, les Anglais ont pénétré dans le bois d'Havincourt et ont progressé de l'autre côté de la route de Cambrai à Bapaume, au nord de Louviers. Ainsi le front se rectifie par degrés depuis les abords de Saint-Quentin jusqu'à l'est d'Arras, et la retraite de l'ennemi se précipite.

Une tentative de diversion au sud-est d'Ypres, tentative toute locale d'ailleurs, a échoué.

Sur notre front, recrudescence du feu d'artillerie en divers secteurs.

Les Allemands n'ont pu, cette fois, dissimuler l'échec qu'ils ont subi. « Au cours d'un combat acharné, disent-ils, les Anglais ont réussi à pénétrer dans nos positions sur les routes qui partent d'Arras ». Ils ajoutent, en manière d'excuse, que deux divisions allemandes « ont éprouvé des pertes importantes ».

Jean VILLARS.

### Plus de 8.000 prisonniers

Nos lecteurs ont remarqué, dans le libé de notre article sur la victoire anglaise, hier matin, que le premier chiffre du nombre des prisonniers que nous annonçons avait été erroné. Il le fut par ordre de la Censure.

Des renseignements personnels nous permettent, en effet, d'annoncer que nos Alliés avaient capturé plus de 8.000 Allemands.

La Censure, impitoyable, supprima un chiffre qui devait officiellement heures plus tard.

Nous tenons à préciser que nous n'avons point connus d'erreur. Nous étions simplement coupables d'avoir été, trop tôt, extrêmement intimes.

## LE MAIRE DE DUNKERQUE REÇOIT LA "MILITARY CROSS"



LA REMISE DE LA DÉCORATION SUR LA PLACE JEAN-BART

Le colonel anglais Marescaud, un ancien amiral qui a repris du service dans l'armée de terre au début de la guerre, vient de remettre, au nom du roi George, la « Military Cross » au commandant d'état-major Torquien, maire de Dunkerque. Après avoir prononcé en français une touchante allocution, il tint à épargner lui-même au courage de Mme Régner, veuve d'un interprète de l'armée britannique, la médaille militaire de son mari, tombé au champ d'honneur.

## Comment les Canadiens enlevèrent la crête de Vimy

FRONT BRITANNIQUE, 10 avril. — Quelques minutes avant l'attaque, toutes les pièces britanniques s'étaient tues et un silence impressionnant régnait sur la campagne.

Les premières heures du jour paraissaient à l'Occident, et les Allemands, se croyant revenus aux anciens jours de paix, se mirent à chanter spontanément. Nous les entendîmes ravis et nous nous demandâmes pourquoi un pareil silence avait succédé au vacarme épouvantable des heures précédentes.

A peine nous étions-nous posé cette question que, de tous points de l'horizon, la canonnade recommença; nous regardâmes notre montre: elle marquait 5 heures 30.

Alors que nos soldats sautaient à la gorge de l'ennemi, le ciel, élément jusqu'à cette heure, se fonda en eau. Les hommes, en un clin d'œil, furent pénétrés jusqu'aux os, et le terrain ruissela. Le vent soufflait en rafale, ce qui n'empêchait pas les avions britanniques de s'élever et d'accompagner les soldats dans leur marche en avant; ils ne volaient pas à plus de 200 mètres et lançaient sur l'ennemi des grenades qui faisaient des ravages.

La faiblesse de Vimy, objectif précieux autant que mémorable, était le théâtre d'une lutte épique. Les Canadiens enjambaient les réseaux de fil de fer tordus par le feu de l'artillerie, cherchaient leur chemin parmi les trous énormes de leurs propres marmites et des trous de mines.

Ils eurent atteint rapidement la falaise d'où la plume de Douai leur apparut comme une terre promise; mais les Allemands avaient creusé à l'intérieur de la falaise des tunnels par où ils se trouvaient soutenus dans le dos des Canadiens parvenus au sommet, et la situation de ces derniers fut très difficile s'ils n'avaient fait front avec une énergie farouche de tous les côtés, en attendant qu'un prompt renfort vint les secourir; finalement, la falaise demeura en notre pouvoir.

Pendant que se déroulaient les corps à corps en avant, nous pouvions observer les bataillons des pionniers se tenant immédiatement derrière les lignes des combattants, la pioche et la pelle à la main, qui attendaient la marche en avant pour consolider les positions conquises.

Mais ce qui était plus extraordinaire, c'était de voir des nuées de travailleurs de chemin de fer accompagnés de camions remplis de rails qui s'avançaient qu'un ordre pour prolonger une ligne à voie normale au delà du terminus.

Puis les prisonniers, sous escorte, et les blessés commencent à s'écouler vers l'arrière en un ruisseau continu. Un Canadien, dont la main droite avait été emportée par un éclat d'obus, nous sourit en passant.

Qu'est-ce que ceci, puisque nous avons la victoire?

L'honneur de la journée revient au maréchal sir Douglas Haig et à ses collaborateurs, les généraux Horne et Allenby, commandants d'armées. Le premier, le général Horne, qui s'empare hier de la falaise de Vimy, est un homme de soixante ans environ. Il est grand de taille; sa démarche est pleine de jeunesse, sa personne respire l'énergie; grand chef, son regard est froid et sévère, d'épais sourcils grisonnants ajoutent à la dureté du regard, mais son parler est sans brusquerie, son urbanité est charmante, sa conversation liante; ce chef, qui tient dans ses mains la vie de tant de milliers d'hommes, est manifestement doublé d'un parfait gentleman. Je n'ai pas l'honneur de connaître le général Allenby, mais il a l'honneur de la victoire, et c'est tout à nos yeux.

SITUATIONS Brochure envoyée franco. FIGER, Boulevard Péneloupier, 19

# LA RUPTURE ENTRE LE BRÉSIL ET L'ALLEMAGNE EST UN FAIT ACCOMPLI

**Plusieurs télégrammes d'agence nous ont apporté hier la nouvelle affirmative.**

Ainsi que nous le disions hier, la décision du Brésil ne laisse aucun doute. Et si aucune dépêche officielle ne nous a annoncée que la rupture fut d'ores et déjà consommée, plusieurs télégrammes d'agence, que nous reproduisons ci-dessous, la présentent comme un fait accompli.

LONDRES, 10 avril. — Suivant un télégramme de Rio-de-Janeiro aux Evening News, les relations diplomatiques entre le Brésil et l'Allemagne ont été rompues hier soir lundi, à 8 h. 25. (L'Information.)

RIO-DE-JANEIRO, 10 avril. — Les relations diplomatiques sont rompues entre le Brésil et l'Allemagne. Le gouvernement a attendu, pour l'annoncer officiellement, la réponse de la Suisse à la demande qu'il lui a faite de se charger des archives de la légation du Brésil à Berlin. — (Agence americana.)

(Ajoutons que la notification officielle de la rupture n'est pas encore confirmée.)

RIO-DE-JANEIRO, 10 avril. — La note de la chancellerie brésilienne communiquée à la presse confirmant la rupture des relations diplomatiques avec l'Allemagne a produit un immense enthousiasme.

La Gazette de Notícias dit que le ministre d'Allemagne, après la rupture, gagnerait Montevideo pour attendre les ordres de son gouvernement.

La légation d'Allemagne à Petropolis était déjà assiégée hier par les Allemands, qui se munissaient de leurs passeports pour quitter le pays.

Les archives de la légation allemande seraient confiées à l'Espagne.

Les Allemands de Porto-Alegre au Rio-Grande du Sud ont tenu hier une réunion secrète pour décider de l'attitude que prendront les nombreux Allemands établis dans le sud du Brésil et dont beaucoup songeraient à quitter le pays.

Le Deutsch Tagblatt à Rio demande la protection des autorités. Sa publication a été suspendue. — (Agence americana.)

## M. Lauro Muller refuse de recevoir le ministre d'Allemagne

LONDRES, 10 avril. — Un télégramme de Rio-de-Janeiro confirme que le ministre d'Allemagne, M. Pauli, a demandé hier soir un entretien au ministre des Affaires étrangères, M. Lauro Muller, mais le ministre a refusé de donner suite à cette nouvelle demande d'audience.

M. Lauro Muller a donné immédiatement des ordres pour qu'un vapeur soit tenu sous pression pour y embarquer la mission diplomatique étrangère. En conséquence, le

ministre des Affaires étrangères a eu avec le ministre de la Guerre une très longue conférence.

On conclut de ces incidents que des événements importants se préparent, notamment que le ministre allemand au Brésil ne tardera pas à recevoir ses passeports et que les relations diplomatiques seront aussitôt rompues. — (Radio.)

## L'ENQUÊTE SUR LE « PARANA »

**Il est clairement prouvé que le vapeur brésilien a été coulé par un sous-marin allemand**

Nous nous sommes présenté hier à la légation du Brésil pour savoir si les conclusions du rapport fourni par M. Clark à la suite de son enquête à Cherbourg étaient connues.

La situation est trop grave, nous a-t-on affirmé, pour qu'il puisse être prononcé en ce moment des paroles autres que des paroles officielles.

Or, ces paroles officielles ne peuvent pas être prononcées encore. On étudie le rapport de M. Clark.

Ce rapport, nous pouvons l'affirmer, conclut nettement au torpillage. Il ne peut être question de dire, comme l'ont allégué les Allemands, que le Parana a heurté une mine.

Les témoignages recueillis par M. Clark à Cherbourg sont formels. Des hommes de l'équipage attestent que, aussitôt la torpille lancée, le sous-marin tira sur le Parana une bordée de cinq coups de canon. Ils voulaient donc couler le navire et accablent ensuite l'hypothèse de la mine.

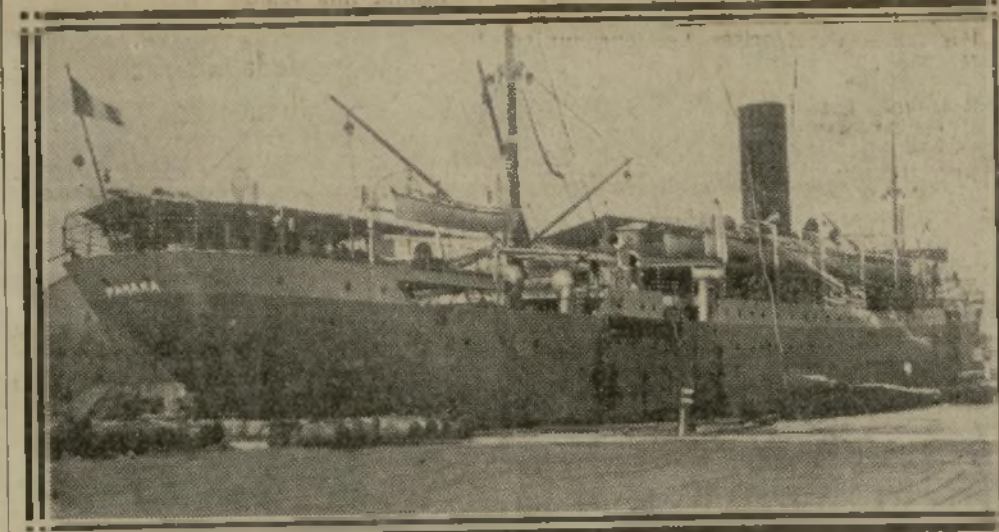
Ce plan a avorté par suite de l'arrivée des torpilleurs français qui ont recueilli la plus grande partie de l'équipage.

Reste une question délicate: c'est celle des précautions que les Brésiliens sont obligés de prendre vis-à-vis des 500.000 Allemands installés dans leur pays, et principalement dans l'Etat de Rio-Grande, où leur organisation très forte leur a permis de constituer presque un Etat dans l'Etat.

Les hésitations que l'on devinait dans l'attitude du Brésil s'expliquaient facilement par une prudence qu'on ne saurait trop comprendre quand on connaît la situation exacte de ce pays.

Dans tous les cas, le président et M. Lauro Muller ont trop laissé voir leur sympathie en faveur des Alliés pour qu'on pût douter de leur énergie en face de l'attitude allemande.

Le temps qu'ils ont mis à se décider n'était pas perdu. — J. C.



LE « PARANA », QUI FUT COULÉ PAR UN SOUS-MARIN ALLEMAND

## L'hospitalité de l'Angleterre offerte à l'ex-tsar

PÉTROGRAD, 10 avril. — La Rousskaïa Volia affirme qu'on aurait fait savoir officiellement de sources anglaises, à Pétrograd, que l'Angleterre ne ferait aucune objection au transfert de Nicolas Romanov en Grande-Bretagne, au cas où le gouvernement provisoire déciderait de délivrer la Russie de sa présence, afin d'éviter qu'il ne se forme autour de lui un foyer d'agitation.

## UN « AS » ANGLAIS DISPARU



LIEUTENANT WILLIAM LEFE ROBINSON

LONDRES, 10 avril. — L'aviateur Robinson, qui a descendu en parachute à Colley, aux environs de Londres, au mois de septembre dernier, est parti comme volontaire depuis le 6 avril.

## Le souvenir par l'image

Sous ce titre, M. Lucien Descaves publie, dans le Journal, un excellent article. Il demande que les « Baptêmes de Clovis » et les « Sacres de Charles VII » qui illustrent la couverture des cahiers de classe d'histoire soient remplacés par la photographie des abominations que commettent les Allemands sur notre sol. Il réclame, en outre, et surtout, que des cartes postales accusatrices, à des preuves par l'instantané, soient répandues à profusion.

N'est-ce point dans l'occurrence reconnaître l'évidente suprématie de la presse illustrée?

Des cartes postales, évidemment, c'est bien, mais ce n'est bien qu'à défaut de mieux...

Or, ce mieux existe. Ne croyez-vous pas, par exemple, que les photos d'Excelsior, prises sur le vif et publiées dès le lendemain, avec toute l'extension nécessaire, ne sont point plus frappantes et plus instructives que la présentation tardive de ces mêmes photographies en format réduit où le détail se perd?

Oui, le « souvenir par l'image » s'impose. Le souvenir et aussi l'impression immédiate. Excelsior peut fournir les deux, plus rapidement et plus sûrement que toute autre publication.

Remandez-le partout, répandez-le chez les neutres: c'est le meilleur moyen de propagande, le plus rapide et le plus éloquent.

## UN HÉROS DE LA T. S. F.

LONDRES, 10 avril. — Un héros anglais, M. Corbitt, opérateur de T. S. F. à bord de l'Ohio, vient d'être cité à l'ordre de l'armée anglaise dans les termes suivants:

« Pendant que l'équipage évacuait le vapeur Ohio qui frappé par une torpille, sombrait en quatre minutes, est resté à son poste pour envoyer les signaux de détresse et a été englouti avec le navire. »

## AMATEURS DE JARDINS

Voir à nos petites annonces horticoles de ce jour l'offre avantageuse de plantes, arbres et arbustes.







## INFORMATIONS

— Le général lord Cavan et la comtesse de Cavan, venant des Landes, sont à Paris.  
— Vient d'arriver : de Madrid, le duc de Durcal ; de Lisbonne, M. et Mme Peresullo de Valconcellos ; de Biarritz, M. Landu de Escandon.

— Le comte E. d'Oulremont, le comte de Sonnasaro, M. Andra de Yvancaval, le comte et la comtesse Guicciardini sont partis.

## NAISSANCES

— Mme Saint-Raymond, née Mouthiers, a donné le jour à un fils : Paul.

## MARIAGES

— En l'église Saint-Thomas-d'Aquin vient d'être béni, dans l'intimité, le mariage du lieutenant Marcel Pruvost, du 61<sup>e</sup> d'artillerie, décoré de la croix de guerre, avec Mlle Anjolette Delecourt.

## DEUILS

— Les obsèques de M. Georges Louis, ambassadeur de France, ancien ambassadeur à Pétersbourg, grand-croix de la Légion d'honneur, ont été célébrées hier matin, à onze heures, en l'église Saint-Sulpice.

Les honneurs militaires ont été rendus par un bataillon territorial et un escadron du 1<sup>er</sup> cuirassiers.

Le deuil était conduit par M. Robert Louis, son fils, et M. Pierre Louis, son frère.

Dans l'assistance :

L'ambassadeur de Russie et Mme Ivolosky, le marquis du Muni, ambassadeur d'Espagne ; M. Jules Cambon, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères ; comte de Gyldenstolpe, ministre de Suède ; M. Athos Romanos, représentant du gouvernement national grec de Salonique ; le chevalier de Stuers, ministre des Pays-Bas ; le ministre de Roumanie et Mme Lahovary, le ministre de Siam, le général Florentin, grand chancelier de la Légion d'honneur ; le capitaine G. Sell, représentant le général Niox, commandant des Invalides ; M. Lardy, ministre de Suisse ; Samad Khan, ministre de Perse ; vice-amiral Touchard, MM. A. Gérard, Raimbre, Bompard, comte d'Ormesson, ambassadeur de France ; Stéphane Pichon, ancien ministre des Affaires étrangères ; Jacques de Cazotte, Piccioni, Fouques-Duparc, Delavaud, François Arago, ministres plénipotentiaires ; Laurent, préfet de police ; de Margerie, de Nalèche, directeur des Débits ; comte André d'Ormesson, amiral de Monferand, MM. Alexis Rostand, Georges Victor-Hugo, professeur de Laponnerie, etc., etc.

L'inhumation a eu lieu au cimetière de Montparnasse.

## Nous apprenons la mort :

Du marquis de Gasquet, qui a succombé hier, âgé de quarante-quatre ans, en son domicile, 4, rue de Berri. Il faisait partie des grands cercles sportifs et avait épousé Mlle d'Azincourt.

De la comtesse Jean Cagninacci, décédée hier, en son domicile, 3, avenue Bosquet. Elle était la mère de la comtesse Gabriel de Choiseul.

De M. Eugène Lahaye, membre du comité consultatif des chemins de fer, chevalier de la Légion d'honneur, qui s'est éteint en son domicile, 3, place de l'Alma, à soixante-seize ans. Il laisse un fils, M. Georges Lahaye ;

De M. Louis Henault, ingénieur des ponts et chaussées de 1<sup>re</sup> classe, décédé à Bour-la-Reine ;

Du docteur Henri Pingat, ancien chef de clinique à la Maternité de Dijon, médecin chef à l'hôpital des contagieuses de Nevers, qui a succombé, âgé de cinquante-cinq ans, à la suite d'une maladie contractée en soignant les blessés. Deux de ses fils sont tombés au champ d'honneur ;

De M. Edmond Dequen, directeur de l'asile départementale de Grugny (Seine-Inférieure), qui vient de succomber, dans sa soixantième année. Il garda vingt ans la direction de l'Eclaireur de Dieppe ;

Du R. P. Anatole Joyan, de l'ordre des Dominicains, décédé, âgé de soixante-dix-sept ans, à Chaudron (Maine-et-Loire).

## BIENFAISANCE

— A Rouen, vient d'avoir lieu le grand gala organisé par la Société Omnia, au profit de la Croix-Rouge britannique, sous le patronage de M. Clipperton, consul général d'Angleterre, et de Mme Clipperton, directrice de la Croix-Rouge. Grand succès pour tous les artistes : Mmes Jacqueline Vaucaire, Piron, Roulier, MM. Kherla, Ronce, Kisey, Grau, etc., etc.

Le lendemain, ces artistes offrirent, au camp anglais, une seconde représentation au profit des blessés.

— De Bilbao, on annonce que le peintre Zuloaga est parti pour Paris. Il est porteur d'une somme de 34.000 francs, montant des retenues volontaires des ouvriers des fabriques d'Eibar, et qui sont destinés à l'œuvre des Orphelins de guerre de Paris.

## PETIT COURRIER DE LA RIVIERA

— Sous le patronage de la princesse Paleologue a eu lieu, hier, à Nice, un très intéressant concert donné par le réputé violoniste roumain J. Nestoresco.

— Le duc de Lesparre et sa fille, la princesse P. d'Arenberg, venant du Cap-d'Ail, sont rentrés à Paris.

## PETIT COURRIER DE MADRID

— Un duel au sabre vient d'avoir lieu, à Madrid, entre le duc de Bivona, président du Comité hispano-italien tendant à un rapprochement effectif entre l'Italie et l'Espagne, et M. Ricardo Oris de Zugasti. La rencontre avait été provoquée par une lettre du duc à M. de Zugasti, que celui-ci jugea insultante. M. de Zugasti ayant été blessé trois fois au même endroit, au poignet droit, les médecins décidèrent de mettre fin au combat.

## PETIT COURRIER D'ITALIE

— La princesse de Strongoli douairière est rentrée à Naples, après avoir accompli sa période de service en qualité de dame d'honneur auprès de la reine mère.

— Le marquis Mainoni d'Antignano, la comtesse et Mlle de Schéibler sont de retour à Rome.

— sont en ce moment de passage à Florence : la duchesse Melzi d'Eril et sa nièce, la princesse Myrian Gallarati-Scotti.

**POUR SOLDATS ET PRISONNIERS**

En sacs mousseline prêts pour être utilisés tels quels

Boîte 10 sacs = 40 litres 2 francs

CONTIENANT DU CHOCOLAT QUI S'ABTIE

GRAND MONTRORGE (Suisse)

Boîte 10 sacs = 40 litres 2 francs

**CAFE naturel SUCRE**

## Marie-Rose

PAR JACQUES CONSTANT

— Devine un peu, Marie-Rose, qui j'ai rencontré sur la route de Lannion ? Tu donnes ta langue aux chiens ? Eh bien, Pierre, ton promis ! Un beau gars, oui dame !

Soudain pâle par l'émotion, la jeune Bretonne avait lâché les brancards de sa brouette et posé la main sur sa poitrine, là où son cœur battait comme une cloche de Pâques.

A la mobilisation, Marie-Rose, servante à l'hôtel des Voyageurs de Trébeurden, était fiancée à Yves Lesneven, cultivateur à Pleumeur. Or, depuis trente mois qu'il était parti, c'était la première fois qu'il revenait au pays. Les permissions précédentes, il les avait passées à Rouen, où sa mère était placée depuis la guerre, à Paris, chez une marraine, mais jamais il n'avait revu Marie-Rose. Certes, ils correspondaient : il lui disait ses combats en Belgique, en Artois, sa citation, sa blessure à Verdun, son évacuation dans un château de Touraine... Mais elle, hélas ! devait se servir d'un intermédiaire, car elle savait à peine écrire.

Marie-Rose se hâta vers l'hôtel des Voyageurs.

Elle voulait quitter son tablier, endosser sa robe du dimanche et peut-être même étendre un nuage de poudre de riz sur ses joues. Mais, de loin, elle aperçut un beau militaire qui fumait sa pipe au seuil de la porte.

— Ma Doué ! c'est lui ! Pierre ! cria-t-elle, et elle bondit comme s'il lui poussait des ailes.

Le jeune homme retira la pipe de sa bouche et sourit placidement :

— Bonjour, Marie-Rose !

Elle allait l'embrasser, sans souci de personne, quand il lui prit la main et la porta à ses lèvres.

Elle s'arrêta décontenancée.

Elle le regarda plus attentivement. Il était svelte, bien pris dans son complet bleu horizon. Un mince galon au képi annonçait son grade.

— Vous êtes donc officier ?

— Sous-lieutenant depuis Verdun. C'est pour cela que tu n'oses plus me tutoyer ?

— Oui, et puis... toi !...

— Qu'ai-je donc de changé ?

— Je ne sais pas. Je ne retrouve plus mon Pierre.

— Trente mois de cette vie-là, tu sais, ça marque un homme...

Ils entrèrent dans l'hôtel. Tandis que la servante dressait le couvert pour le repas du soir, Pierre trinquait dans l'estaminet avec les vieux pêcheurs, avec le patron, avec sa fille Suzanne.

Après le dîner, ils sortirent tous deux et poussèrent jusqu'à la plage de Trez-Meur. Il lui avait pris le bras et marchait lentement, sans rien dire. Elle ne s'aperçut pas de ce silence, car elle jouissait à l'avance des paroles très douces qu'il ne pouvait manquer de prononcer. Il avouerait son amour, il évoquerait les mauvaises heures qu'il avait passées dans l'enfer des tranchées et où l'image de sa fiancée avait dû sûrement le réconforter.

Elle lui dirait les nouvelles et les prières qu'elle avait faites à son intention, à

## Propos de saison.

## La cure de printemps.

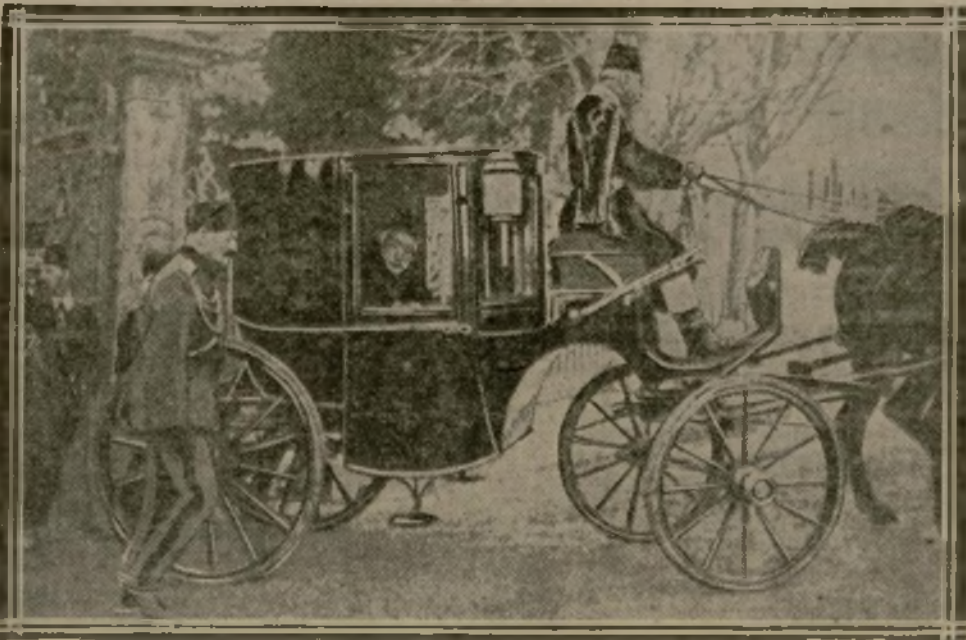
« Croyez-moi, faites une cure de printemps avec les Pilules Pink et vous n'éprouverez pas ces malaises dont vous avez souffert l'an dernier et dont, depuis quelques jours, vous appréhendez le retour. » Voilà le propos que l'on entend souvent depuis la venue du printemps. Il est tenu par tous les gens qui ont pris la bonne habitude de faire, à chaque saison, la cure des Pilules Pink qui permet de dépurar, de laver le sang. S'étaient trouvés de cette mesure, certains en vantent les bienfaits à leurs amis, d'autres nous écrivent, telle Mlle Suzanne Monin, fille de Mme Monin-Jolly, propriétaire de l'hôtel du Commerce, à Triguères (Loiret) :

« Je tiens à vous dire, écrivait-elle, que tous les ans, maman et moi, faisons notre cure de Pilules Pink au printemps et à l'automne. Arrivées à ces deux moments de l'année, nous sommes toujours fatiguées, nous manquons d'appétit et avons mauvaise mine. Mais nous ne sommes pas amues par ces symptômes, car nous savons bien que vos excellentes pilules les feront disparaître en quelques jours. Nous avons d'ailleurs rallié à la cure des Pilules Pink beaucoup de nos amis et nous savons qu'ils s'en trouvent très bien. »

Il n'est si bonne machine qui n'ait besoin de temps en temps d'une petite réparation, d'un petit réglage. L'organisme humain est la plus merveilleuse mécanique, mais elle, aussi, a parfois besoin d'une mise au point. Les Pilules Pink se chargeront très bien de cette mise au point. En outre, il est très judicieux de choisir pour ce réglage, pour cette réparation, le moment des changements de saison, particulièrement le printemps.

Si vous avez à vérifier un appareil, toute votre attention se portera naturellement sur la partie la plus importante du mécanisme, sur celle qui, comme l'on dit, commande le fonctionnement. Dans l'organisme humain, ce qui commande le fonctionnement, c'est le sang.

Les Pilules Pink donnent du sang avec chaque pilule, purifient et enrichissent le sang. Les Pilules Pink sont souveraines contre l'anémie, la chlorose, la faiblesse générale, les maux d'estomac, migraines, névralgies, irrégularités, épuisement nerveux. Elles sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt, Pharmacie Gablin, 23, rue Balin, Paris, 3 fr. 50 la boîte, 17 fr. 50 les six boîtes franco.



LE SULTAN SORTANT DU SELAMLIK. (DOCUMENT ALLEMAND)

D'autres flots de sang coulent sous ses yeux indifférents. Pourtant, on ne l'appellera pas, lui, le sultan rouge. Il n'a pas dans le mal assez de relief pour qu'on y accroche cet étiquette tragique.

C'est le sultan pâle.

## Près du feu

M. Luigi Barzini, le correspondant de guerre du *Corriere della Sera*, se trouve actuellement sur le front anglais, d'où il envoie de curieuses et intéressantes impressions.

« On rencontre à chaque moment, écrit-il, des escouades de prisonniers allemands guidés par un Tommy athlétique, mais à l'air bon enfant, qui les encourage, en souriant : « Come on, Fritz ! » (Allez, Fritz) — car, ici, le soldat allemand s'appelle Fritz, comme l'anglais s'appelle Tommy. Car les Anglais, tout d'abord, tapent comme des sourds ; puis ils sortent leur provision de tabac, qu'ils partagent généreusement avec les vaincus. »

« Passe un sous-officier prussien qui s'efforce de garder dans la bouche un D l'énorme cigare que le vainqueur lui a donné par considération pour ses galons. »

« On comprend parfaitement que les Allemands reprochent aux Anglais de garder les prisonniers près du feu. Très près, même : à peine la longueur d'un havane. »

## Une crise nouvelle

C'est celle des drapeaux alliés, et nulle n'est plus heureuse parce qu'il a fallu pour la créer que les forces de l'Entente fussent particulièrement nombreuses. Elle prouve aussi que les commerçants doivent suivre les événements de la politique étrangère et même les précéder. Si les fabricants intéressés avaient prévu l'intervention des Etats-Unis, l'été dernier d'ététes seraient maintenant à toutes les fenêtres, alors qu'il est encore difficile de se le procurer.

Qu'on en juge : Au Bazar de l'Hôtel de Ville, « l'article » manque tout à fait et l'on n'espère pas le recevoir avant deux ou trois jours.

Au Louvre, on n'a plus que quelques drapeaux de colon et la livraison de l'article « laine » ne sera pas faite avant demain ou après-demain.

Au Printemps, on attend aussi ceux qui ont été commandés.

Au Bon Marché, on ne dispose plus que de dix drapeaux en étamine de laine, et il en est de même, au surplus, pour presque tous les grands magasins de l'une et de l'autre rive.

Les couleurs de nos nouveaux alliés sont donc à la fois très rares et très demandées.

Signalons, pour finir, que certains maires de Paris ont invité leurs administrés à pevoiser pendant trois jours en l'honneur des Etats-Unis. Pourquoi pendant trois jours ?

Y a-t-il, en matière de joie, des conventions de durée, comme en matière de deuil ?

## Et la truffe ?...

Manquerons-nous de truffes en 1917 ?

En d'autres temps, cette perspective aurait pu inquiéter les gourmets.

La récolte diminue, en effet, dans les

## POUR GERMANIA

par Lucien Métivet



Envoi d'Amérique : l'œuf de Christophe Colomb...



la chapelle de Saint-Guirec et à celle de Madame la Vierge...

Après deux ou trois banalités, Pierre conta son séjour délicieux chez Mme Champel, une jeune Parisienne, très élégante. Il s'étendit abondamment sur la beauté de sa marraine.

— Et figure-toi que, le matin, la bonne m'apportait le chocolat au lit. Qu'en penses-tu, Marie-Rose ?

Elle en pensa qu'elle est jalouse. C'est sans doute avec cette Parisienne qu'il a pris l'habitude du baise-main. Elle entrevoit les doigts fuselés, les ongles roses et polis de la rivale, et, au bout de son bras, sa grosse main pèse d'un poids insupportable.

Maintenant, il explique comment il a été blessé d'une balle de mitrailleuse, à la cote 304, et transporté de l'ambulance du front à l'hôpital auxiliaire installé dans le château d'Azay-le-Rideau. Là, il a été soigné avec une sollicitude toute particulière par Mlle Geneviève Poirson, une infirmière parée de toutes les qualités, et si jolie, par surcroît.

Le cœur de Marie-Rose se serre de plus en plus. Elle se rend compte que celui qui lui donne le bras n'a plus rien de commun avec le modeste cultivateur qui se promettait dans les chemins creux bordés de fleurs d'or.

Aussi quand le jeune homme, après un long recueillement, reprend : « Ecoute, Marie-Rose, j'ai quelque chose de sérieux à te dire », elle sait de quoi il sera question.

— Je t'écoute, Pierre !

Le condamné à mort qui veut entrer dans sa cellule l'avocat, après le rejet du pourvoi, n'a pas une plus affreuse appréhension que la jeune servante, mais elle se ridoit pour garder tout son calme.

— Si je te demandais de me rendre ma parole, est-ce que tu souffrirais beaucoup ?

— Oui, à en mourir, mais il ne faut pas qu'il s'en doute. Et elle répond d'un air naturel :

— Mais non, Pierre, si tu as des projets ailleurs...

— Justement. Je viens de te parler de cette infirmière, Mlle Geneviève Poirson, qui m'a soigné avec tant de dévouement. Je crois qu'elle m'aime, et ma foi...

— Tu l'aimes aussi ?

— Peut-être bien.

Pour atténuer la cruauté de cet aveu, il ajoute aussitôt :

— Je ne suis pas absolument fixé sur mes sentiments, car, tu sais, ma petite Marie-Rose, que je conserve pour toi la plus solide des affections. Je t'aime comme...

Elle termine avec une navrante ironie :

— Comme une sœur, n'est-ce pas ?

— Justement.

Il est content de soi, satisfait d'avoir liquidé cette crise sans les reproches, sans les larmes qu'il prévoyait.

— Je ne voulais pas t'écrire tout cela, Marie-Rose, pour ne pas mettre des tiers au courant de nos affaires. D'ailleurs, si tu exigeais de moi l'accomplissement de mes promesses, je n'exécuterais loyalement : un Breton n'a qu'une parole.

Elle a une seconde d'hésitation. Après tout, ne fait-elle pas un marché de dupe ? Pourquoi cette générosité qui touche à la sottise ?

Elle étend les bras comme pour repousser la tentation. Et, très vite, elle répond : — Non. Je suis au contraire ravie que cette demoiselle te plaise. Moi aussi, j'ai des vus sur un pécheur.

— Quelqu'un d'ici ?

— Tu ne le connais pas. C'est un garçon de Perros, qui possède un bateau. Je l'ai rencontré au Pardon de la Clarté, depuis ton départ. En somme, c'est un parti convenable. Il vaut mieux qu'il en soit ainsi.

— Tu ne m'en veux pas, au moins ?

— Mais, pas du tout, Pierre. Reutrons, j'ai froid.

Jacques CONSTANT.

## Communiqués

— L'Association des Voyageurs, 61, boulevard Sébastopol, tiendra son assemblée générale annuelle dimanche 15 avril, à 9 heures du matin, sous la salle du Palais d'Orsay, 9, quai d'Orsay.

## LES THÉÂTRES

**Opéra.** — Nous avons déjà annoncé que à soirée de demain jeudi sera remplacée par une matinée commençant à 14 heures précises.

On représentera à cette occasion l'œuvre du répertoire dont la récente reprise a été l'un des plus beaux succès de la saison : *Aida*. L'œuvre si populaire de Verdi sera chantée par Mlle Deshayes et Jeanne Baril, MM. Lafitte, Nott, Huberty, Gresse, etc.

La partie chorégraphique sera interprétée par Mlle Barbier et Meunier.

**Opéra-Comique.** — C'est demain, en matinée, que Mlle Yanny Heldy, dont la présence au théâtre est la voix délicieuse vient d'être acclamée sur la cote d'Azur, débutera dans la *Traviata*. La jeunesse débute, le classique délicat et la science lyrique de Mlle Heldy font de sa première apparition une faveur d'un événement musical hors de pair. Tout Paris voudra l'entendre, en suite, dans les rôles du répertoire qu'elle jouera incessamment.

Demain soir, Mlle Chénal interprétera *Aphrodite*. Samedi soir, Mlle Chénal — dont le début improvisé fit sensation, le soir dernier, dans *Mérou* — jouera la princesse, sous la direction de M. Rabaud, rentrée d'Italie, où son œuvre vient de triompher avec tant d'éclat et d'être inscrite aux programmes des grands théâtres d'Amérique.

**Variétés.** — Sous la présidence de M. Milhonnat, président du Conseil municipal, sera donnée après-demain vendredi, à 2 h., sa soirée des Variétés, une magnifique représentation de gala, au profit des œuvres de ravitaillement des militaires de passage à la gare de Paris-Nord. Tous les théâtres de Paris seront représentés par leurs plus grandes étoiles.

La Comédie-Française donnera les *Non-Parus*, de M. Frantz Fournier : *Notre Dame de Paris*, de M. Max Maury, sera joué par M. Signoret, M. Max

# L'incroyable Aventure de Valentin Torras

## Prisonnier de Guerre en Allemagne

### III CHEMNITZ

(Suite.)

Il valait mieux consacrer toutes les forces de ma pensée à chercher le moyen de retourner en Espagne. La chose, surtout depuis l'épisode du coup de baïonnette, me semblait très difficile. Mais je ne perdais pas tout espoir. Je me disais que, puisque je recouvrais peu à peu la santé — bien que celle-ci naturellement laissât encore beaucoup à désirer — je pourrais résister jusqu'à la fin de la guerre. Et, une fois la paix signée, j'obtiendrais que les Allemands reconnussent leur erreur et me renvoyassent dans mon pays. La mortalité et les maladies avaient toujours fait de grands ravages dans le camp de Chemnitz. Comment en eût-il été autrement ? Nous étions seize à dormir et à habiter dans un espace destiné à quatre chevaux. L'eau était si rare que nous ne pouvions changer de linge et la paille sur laquelle nous dormions n'était jamais renouvelée.

Au mois de février une épidémie terrible s'abattit sur le camp. Il mourut en peu de temps environ 700 Russes et 300 Français et il y eut dans les écuries des scènes déchirantes.

Les hommes mouraient avec une rapidité foudroyante. Ils étaient d'abord envahis par un froid de glace, puis une violente fièvre se déclarait, leur visage se couvrait de taches noires, et ils succombaient sans qu'il fût possible de les secourir.

Tous les matins on retirait de la paille une douzaine de cadavres.

Quand l'un de ces malheureux sentait le froid le gagner, il appelait son ami le plus intime et le chargeait de l'exécution de ses dernières volontés. Et comme souvent cet ami mourait à son tour, quelques malades eurent la précaution de demander à plusieurs camarades à la fois de vouloir bien se charger de transmettre leur dernière pensée à leur famille. Ainsi ils avaient quelque chance que celle-ci sût comment, et en quel coin perdu de l'Allemagne, ils étaient morts.

Les Allemands accusèrent les Russes d'avoir apporté avec eux ce fléau. Ils dirent que nous mourions du typhus et que ce typhus était dû aux prisonniers moscovites. C'est possible, mais je crois que chez la plupart l'organisme ne résistait pas parce qu'il était affaibli par la faim. La saleté était la vraie cause de cette épidémie, et nous étions dans un tel état de consommation que nous n'avions pas la force de résister au mal.

Les médecins allemands chargés du service sanitaire dans notre camp adoptèrent un système extraordinaire pour faire le diagnostic de la maladie, quand il s'agissait des Moscovites.

Tous les matins, un feldwebel parcourait les écuries où étaient entassés les Russes, disant à ceux qui se sentaient malades de se rendre dans une grande salle basse qui s'ouvrait sur une immense cour.

Vers sept heures et demie ou huit heures, les prisonniers russes malades devaient se déshabiller, et, une fois qu'ils étaient complètement nus, en dépit du froid atroce (songez qu'on était en février et en Allemagne), on les obligeait à sortir dans la cour. Le feldwebel, sans s'approcher d'eux, les faisait mettre en rangs. Et ils attendaient ainsi de vingt minutes à une demi-heure.

Après cette attente obligatoire, un médecin militaire allemand entra à l'autre extrémité de la cour, et, assis sur une chaise à quinze mètres environ

d'eux, il se mettait à les contempler un à un avec une lorgnette.

Il ne leur demandait rien, et il avait raison ; car bien peu d'entre eux l'eussent compris.

Après un examen très rapide, il les envoyait à l'infirmerie. Naturellement, ceux qui ne mouraient pas du typhus mouraient de pneumonie ou de bronchite.

Je dois dire qu'on ne procédait pas ainsi avec les Français, ni avec les prisonniers des autres nations. Quand ceux-ci se disaient malades, on les envoyait à l'infirmerie, sans les forcer à rester nus dans la cour.

Je suppose que ces détails sont inconnus de notre ambassadeur à Berlin, M. Polo de Bernabé, qui est chargé de représenter en Allemagne les intérêts de la Russie pendant la durée de la guerre.

Au camp de Chemnitz, il n'y avait que trois ou quatre Anglais ; ils avaient de l'argent, mais, à la cantine, on ne voulait rien leur vendre. Le cantinier et ses garçons les couvraient d'insultes, et répétaient, dès qu'ils les apercevaient, leur éternel « Gott strafe England ! », refrain fort à la mode, en Allemagne, depuis la bataille des Flandres.

Le cantinier finit par mettre à la porte de son établissement un écriteau avec cette inscription. Mais les Anglais prirent la chose avec leur flegme habituel et continuèrent à acheter à la cantine, en se prétendant Français ou Belges.

Je me souviens qu'à la fin de janvier, un peu avant que l'épidémie éclatât, on nous fouilla tous — vainement, du reste — pour nous enlever tout ce que nous pouvions posséder. On alla jusqu'à nous faire mettre tout nus. Mais comme deux ou trois jours avant nous avions vu par des sentinelles trop bavardes ce qui allait nous arriver, tous ceux qui possédaient quelques louis les avaient cachés à temps.

On profita de cet examen pour nous numéroter et pour mettre sur les portes des écuries une pancarte où il était dit que le mot « adieu », que les Allemands employaient pour prendre congé, avait été exclu du dictionnaire allemand à cause de son origine française.

Cela nous étonna beaucoup. Car franchement, dans la situation où nous étions, que pouvait nous importer l'emploi d'un mot ou d'un autre ?

Au début de mai, les docteurs déclarèrent que l'épidémie était finie. Ils nous firent quitter la caserne pour nous enfermer dans de vastes baraques. Quand ils désinfectèrent les écuries, ils brûlèrent la paille et la remplacèrent par de petites paillasses très minces. Ils nous firent enlever aussi tous nos vêtements, qu'ils brûlèrent, et nous habillèrent avec des effets envoyés par la Croix-Rouge suisse.

On força les prisonniers à travailler dans les mines, dans les champs, dans les fabriques et dans les chantiers de construction. Cela donnait lieu à des scènes terribles, car les Allemands choisissaient délibérément les hommes les plus faibles de constitution et de santé pour les envoyer dans les mines. Ils avaient une sorte de recensement. Ils s'informaient des connaissances et de la profession de chaque prisonnier. Et, dès qu'on demandait à la commandantur des ouvriers mineurs, la commandantur envoyait les ouvriers, les étudiants, les ingénieurs, les employés de bureau, etc.

Naturellement, ceux-ci protestaient, criaient, se cachaient, et alors commençait, à travers les écuries, une véritable chasse à l'homme. De pareilles poursuites avec leur accompagnement forcé de coups de crosse, de soufflets, de coups de pied et d'injures nous causaient une rage profonde.

Plusieurs fois éclatèrent, à ce propos, de véritables mutineries qui furent sévèrement réprimées.

Les malheureux que l'on envoyait dans les mines y étaient descendus ligotés. Quand ils refusaient de travailler, on les laissait dans des recoins des galeries, immobiles, comme des paquets, un, deux, trois jours, ce qu'il fallait pour les dompter. Presque tous, vaincus par la faim, la soif et l'horreur de leur situation, finissaient par se résigner. On leur donnait alors une soupe grossière et on les mettait sous les ordres de contremaîtres brutaux, qui les traitaient comme on traitait les nègres en Amérique, au temps de l'esclavage. Ceux qui ne finissaient pas par céder mouraient sûrement de faim et de froid dans leurs liens, car ils ne revenaient jamais au camp. Ceux qui travaillaient dans les mines v restaient plusieurs semaines de suite. Ensuite, on les ramenait parmi nous et on les remplaçait par d'autres.

Un jour, on prit deux cents prisonniers et on les mena travailler dans le chantier de construction d'une caserne qui se trouvait à douze kilomètres de notre camp.

Ils partirent le matin à l'aube et rentrèrent bien avant dans la nuit, après avoir fait vingt-quatre kilomètres.

La suite... Valentin TORRAS.

(Voir Excelsior depuis le 1<sup>er</sup> avril.)

La documentation sur la guerre, la plus complète et la plus exacte, est fournie par la collection d'Excelsior. Demander conditions spéciales à nos bureaux.

## LES LIVRES

DES GOSSES ET DES BONHOMMES, cent dessins et deux lettres anonymes, par Poulbot.

Poulbot, vous avez hérité la verge d'Aaron. Votre crayon est le plus miraculeux. Le plus avoué des crayons ! Vous êtes, véritablement, la mère Gigogne des caricaturistes. En un temps de frigidité et de stérilité, vous faites des nourissances d'enfants ! A la vérité, vos



petits salés ne sont ni rondouillards, ni polis, ni jolis, ni vasselinés, ni corrects... Ils sont secs comme cotrets, impertinents, verdissants, acides, pleins de taches et de trous. Et leurs nez ! sont-ils assez écorchés ! Sainte Marie !

Et leurs yeux en o circoufexes ! Combien indisciplinés ! Bonne Mère ! Ils jouent avec des tuyaux de poêle métamorphosés en mitrailleuses ; ils arborent à la pointe effrontée de leur occiput, tondus comme un œuf de Pâques, le bonnet de police tombé du chef paternel. Ils

bataillent dans le bon du ruisseau où se mire le ciel du bon Dieu. Ils défendent les fortifications que Paris doit au fourrier Thiers. Ils contrefont, dans leurs jeux puérils, la bravoure des poilus et la bruyance des parlementaires.

Et, pourtant, ces petits salés crasseux, teigneux, morveux, renifleurs, sont fort bien accueillis du public. Les grands journaux se font un devoir de publier leurs petites ironies en bonne place, dans la une, à l'endroit réservé en temps de paix aux grands assassins... Pourquoi ?

Pourquoi ? Parce que nous reconnaissons dans cette marmaille les petits-fils de Gavroche, les bonhommes, fils des surhommes anonymes, qui sauvent ce joli jardin de France où fleurit, en Floréal, jadis, la miraculeuse rose sanglante de la liberté.

LE MOUVEMENT CATHOLIQUE EN FRANCE, DE 1830 A 1850. Conférences données à l'Institut catholique de Paris par Fernand Mourret, professeur au séminaire Saint-Sulpice.

Nous nous gardions de porter nos mains profanes sur l'arche sainte, si ce livre n'était consacré, en somme, au grand Lamennais, à ses disciples, à ceux qui mommèrent, en petites médailles béniées, le sonore et brûlant métal de son génie : Lacordaire, Gerbet, Montalembert, Ozanam, Veuillot, De Guérin, Dupanloup... Quelle pépinière d'apôtres que cette Cheennie où s'élevait, au milieu d'âmes d'élite, le écorché qui cache



un tribun, le néo-chrétien hérétique, l'antitrinitaire républicain ? Laissons les pérégrinations querelles de l'encensoir. Contentons-nous de juger le poète. Car il fut poète, et grand poète, ce millénaire hanté de visions apocalyptiques qui donna dans les *Paroles d'un Croquant* les modèles, intégrales, des premiers poèmes en prose. Il n'est point d'hétéroclaxie littéraire... Le beau, le noble, l'harmonieux sont, au témoignage des plus rigides théologiens, des émanations de la souveraine et éternelle beauté.

Au reste, pourquoi nous montrions-nous plus rigides que le pieux Sulpicien qui a, après tant d'autres, essayé d'expliquer la double passion de Féli de Lamennais ? « Au moment de sa mort, remarque-t-il après le *Sicé* et Eugène Pelletan, une longue larme coula en silence sur la joue du malade ; mais elle sécha aussitôt, dévorée par le feu brûlant de la douleur. » Si le mépris de la chair et du sang, si le désintéressement, la générosité, et, pour tout dire, l'impitoyable à la diplomatie de la vie sont les éminentes qualités du prêtre, quelle vie, dites, fut plus sacerdotale que celle de Lamennais ?

POÈTE L'EMPEREUR, par Frédéric Masson, de l'Académie française.

Les livres impérialistes de M. Frédéric Masson ont la périodicité des forces de la nature. Ils surviennent avec la fatalité des pluies, des giboulées, des orages, des marées... Ils méritent d'être énumérés avec l'impassibilité d'un calendrier. Voici ce que nous écrivions, il y a quelque sept ans, dans un grand journal du matin, à propos d'un recueil pareil à celui-ci. M. F. Masson est égal à lui-même ; nous aussi :

« Hérodote, Bossuet et M. Ollé-Laprune, discernaient la main de leurs dieux dans la chute des empires. Ah ! que leur thèse est désuète ! Nous savons aujourd'hui pourquoi chorent les rôles et s'émoussent les Corcos : c'est pour faire bouillir le pot de messieurs les anecdotes. Ces lieurs de gerbes batives où il y a plus de foin que de fleurs, fourragent sans pitié le jardin de Clio. Chacun exploite son carré. L'un s'arèle le Régent, l'autre bêche Louis XV. M. Masson marotte l'épopée impériale. Il brandit avec le même enthousiasme les typhées d'Austerlitz et les caleçons du Petit Caporal.

« Au reste, on accepte volontiers ces empiétements : M. F. Masson raconte, il n'écrit pas. De ses livres on peut tirer un heureux diagnostic : M. F. Masson a bon souffle. Les phrases de seize lignes et plus ne lui font pas peur : cet immortel deviendra centenaire. »

LA GRANDE RÉFORME, par Ernest Soua.

Pourquoi cette gonite de boue qui s'appelle la terre est-elle présentement ensanglantée ? C'est, naïf, le préemptoire M. E. Soua, parce que nous nous montrons trop braves en nos habits. Tout ce carnage vient de la mode. Chacun veut se distinguer de son voisin. Il n'est fils de bonne mère qui ne sache de faire crever de jalousie celui d'en face par l'éclat de son elbœuf, de son gibus, de sa lavalère ou de ses richelien. Supprimez la mode, supprimez les fantaisies des tailleurs... obligez toute la nation à s'habiller uniformément comme les potaches et les académiciens, et la paix viendra. L'âge d'or refléctra. Possible ! Pourtant, à l'heure présente, les trois quarts de la terre, si j'en crois les statistiques patentes, sont revêtus d'uniformes, d'uniformes militaires.

Plus de modes capricieuses ! Plus de tailleurs onéreux ! La majorité louches ses frusques en magasin de la compagnie ; et, nonobstant, on se bat, avec un amour !

Ah ! M. Soua, vous n'êtes pas malin, c'est

se voit. Pour écrire votre learie vestimentaire, plagiat de la Salente du bon Fénelon-Talmanque, habillez-vous donc en bleu horizon !

RENÉ, par François-Henri de Chateaubriand, texte réimprimé sur l'édition de MDCCCV, avec une préface de Ad. Van Bever.

Cette méchante gale de Sainte Beuve — Sainte Beuve — jous un assez vilain tour au noble vicomte, quand ce métre, emphatique et maussade, fut couché, pour l'éternité, au milieu de la mer amère, à la pointe du Grand-Bé.

Las de l'avoir tant enensé, il publia les très piquantes annotations marginales d'un exemplaire de l'Essai sur les *Révolutions*, œuvre de jeunesse, dont le noble vicomte se préparait à donner une seconde édition. C'était comme le musée secret de l'auteur du *Génie du Christianisme*. Oubliant bientôt, dans sa vieillesse, que cet exemplaire était destiné à des imprimeurs, Chateaubriand s'était mis à annoter pour lui-même, en guise de commentaires, ses plus secrètes pensées. Ah ! les éblantes palinodies ! Il faut avoir lu ces sarcasmes, ces palinodies !

Ces pages immortelles, véritable évangile du romantisme, tranchent tellement par leur morbidité, leur sensualité névrosée, avec le reste de l'apologétique, qu'il faut savoir gré au très fervent bénédictin de lettres Van Bever, de les avoir exhumées d'un cœ-d'œuvre plus loqué que lui.

LA MUSIQUE MILITAIRE, étude critique par Michel Brenet.

« Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde n'arrivent que pour apprendre pas la musique », déclare péremptoirement à M. Jourdain un de ses parasites marmiteux, escroqueur, croqueur de croches et d'eus.

Voire ! fait notre *Bourgeois gentilhomme* ébahi. Comment cela ?

— La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'amour entre les hommes ?

— Cela est vrai, confesse M. Jourdain.

— Et si tous les hommes apprenaient la musique, pourrils le serineur, excellent dialecticien, ne serait-ce pas le moyen de s'accorder ensemble et de voir, dans le monde, la paix universelle ?

— Vous avez raison ! acquiesce le marchand de drap, convaincu.

Pourtant, le futur mamamouchi eût pu jeter bas, d'une simple enclenquade, cet astucieux syllogisme. Que ne lui objectait-il la musique militaire ?

En effet, c'est en chantant, c'est aux sons des instruments les plus éclatants que les hommes se sont toujours entorgés.

Les cornes des bovidés et les coquilles univales que les Tritons embouche dans les bas-reliefs consacrés, en la poissant, en la divinisant, l'antique coutume, si polie, si benête, si humaine en un mot, de se tracter aux sons bien cadencés des rigaudons et des flâs.

À témoignage de la Bible, le Lameh fut le premier des ouvriers en fer. Jubal — pour Dieu ! typos, ne lisez pas Jubal — Jubal, dis-je, fut le premier facteur d'instruments de musique. Quels étaient ces instrumens ? Des cymbales, des crotales, des castres, des trompettes guerrières, vraisemblablement. Selon les *Nombres*, Moïse fit forger de solides trompettes d'argent pour faire marcher au pas les armées de l'Eternel dans le tumulte des combats. C'est probablement au son de ces tubas argentines que roulèrent, Josué étant généralissime, les remparts de Jéricho.

Admirez-vous pas non érudition à la fois martiale et musicale ? Et nous n'en sommes, sachez-le, qu'aux baguettes de la porte. Rien ne m'empêche, s'il m'en prend fantaisie, de vous énumérer les instruments des armées romaines d'après la colonne Trajane... Mais je suis bon prince : je saute à pieds joints par-dessus le Moyen-âge, la Renaissance, le grand siècle, le dix-huitième, l'épopée jacobine et impériale, la colonne Vendôme... jusqu'à ces héroïques orchestres républicains, qui mêlent aux roides bougonnements des canons brutaux, la respiration de la France maternelle : la Marseillaise.

Voulez-vous posséder à fond, comme moi, l'histoire des musiques militaires ? Lisez le livre de Michel Brenet. Quoique plein d'érudition, il est tout fleuri de belles anecdotes savoureuses et de piquantes estampes.

Jean-Jacques BROUSSON.

## LES SPORTS

FOOTBALL-ASSOCIATION

Les Lyonnais battent les Anglais à Lyon. — Une coupe s'appelant Lyonnaise a battu l'ind. à Lyon, par 3 buts à 0. La réputée équipe d'English Base. Les deux équipes avaient la veille, dimanche, fait match nul : 3 buts à 3. Les joueurs lyonnais se composent de membres du Football-Club de Lyon, du Club Sportif des Terreaux et du Lyon Olympique Universitaire.

La carte d'identité des étrangers

Le Journal officiel du 7 avril 1917 a publié un décret portant création d'une carte d'identité des étrangers.

La déclaration nouvelle exigée par ce décret ne pourra être reçue dans les commissariats de police qu'à dater du 15 mai prochain. Les intéressés seront avisés en temps utile de la nature des formalités à remplir.





Ne jetez ou ne cédez jamais  
un objet que vous n'employez plus avant d'avoir  
essayé nos Petites "Annonces"

# EXCELSIOR

Vous refusez la fausse monnaie  
N'acceptez donc que les bonnes marques  
Elles figurent dans nos Annonces

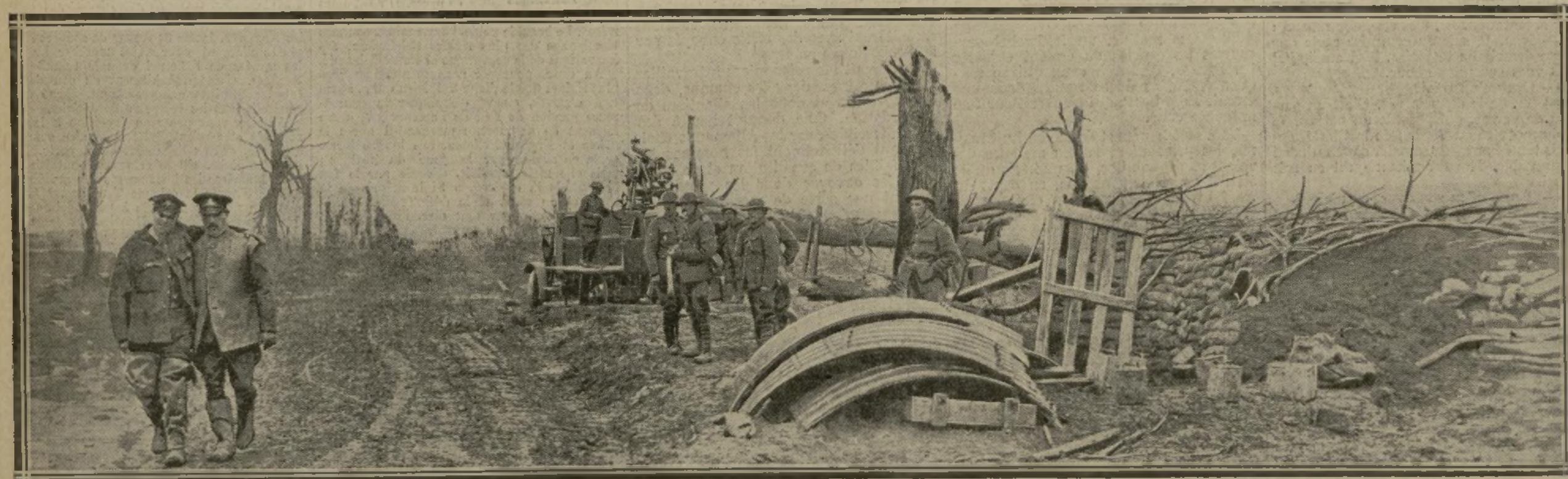
## SUR LES LIGNES D'ATTAQUE DES ARMÉES BRITANNIQUES EN ARTOIS



DES SOLDATS D'INFANTERIE, REVENANT DE LA LIGNE DE FEU, DEFILANT SUR UNE ROUTE SANS CESSER MARMITEE



UN CONVOI D'ARTILLERIE DES AUSTRALIENS ET DES Néo-ZÉLANDAIS VA PRENDRE POSITION SUR LE FRONT DE COMBAT



UN SOLDAT BLESSÉ, SOUTENU PAR L'UN DE SES CAMARADES, PASSE DEVANT UNE BATTERIE DE CANONS ANTI-AÉRIENS

Les soldats britanniques, enthousiasmés par la préparation d'artillerie sans précédent dont ils étaient témoins depuis quatre jours, sont partis à l'attaque avec une crânerie superbe. Tous avaient la certitude du succès. Le bombardement fut si effroyable et la

bataille si acharnée que certains villages conquis sont transformés en véritables charniers; les cadavres allemands s'y entassaient par centaines. Ces instantanés ont été pris à proximité des lignes d'attaque, sur les routes de ravitaillement. (Cl. de notre envoyé spécial).

### PETITES ANNONCES

du Mercredi et du Samedi

(Réception des ordres et guichet  
ou par correspondance)

11, boul. des Italiens (2°)

TARIF AU MOT, basé sur les règlements en usage  
pour les coupures télégraphiques

**BOURSES, INSTITUTIONS** 3.20  
Certification d'avenir est  
obtenue après quel-  
ques mois d'études pra-  
tiques à l'École PIGIER,  
8, rue de Rivoli, 19, bou-  
levard Poissonnière, 147,  
rue de Rennes, Paris.

**APPARTEMENT MEUBLES** 4.20  
9, rue Grenouille, pare  
Saint-Lazare, Cham-  
brés avec ou sans salon,  
bains, ascenseur, télé-  
phone, entièrement neuf.

**OCCASIONS** 0.25  
Cycles, montres, cartes  
postales, papeterie, etc.

**Appareils inodores à  
tirage** et avec ou sans  
chasse d'eau (2 litres).  
Eviers en grès émaillé  
céramique. — Lavabos  
pour baignilles et ves-  
itaires d'ailleurs. Bidets  
nouveaux, Baignoires  
émaillées, Urinoirs et  
sièges communs.  
pièces de rechange  
pour tous appareils.  
Tarif 1917 franco

**Complet : 86 fr.**  
GIRARDOT-VINCENT  
19, rue Moutonville, PARIS  
N° 100 de 2 à 6 heures

**CHIENS** 0.25  
le mot  
ÉTABLISSEMENT D'ÉLEVAGE  
MARETTE, ouvert 10 les  
jours, à 7 minutes du  
Métro Vincennes, 131,  
Bd Hotel-Ville. Mon-  
tréuil (S.), téléphone 225

**Centaine chiens poli-  
ciers** la race; chiens  
guerre et fux Talera.  
Chiens lute d'adults; prix  
avantage. Expéditions pa-  
ys Garantes. English  
spoken

**Merveilleux LOULOUS**  
nains, minuscules,  
toutes nuances et blancs;  
nombreux prix. Chiots  
beautés, petites races.  
LONDON, L'oiseau.

**HORTICULTURE** 0.30  
le mot  
Agréable aux abonnés  
d'Excelsior que dans res-  
pour être favorisé de  
leurs commandes, offre  
expédition au bon temps,  
franco gare française,  
contre mandat-poste de

6 francs pour tous frais,  
une des 35 collections  
suivantes bien assorties :  
30 Iris, 15 Plantes viva-  
ces, 6 Plantes grimpantes,  
6 Arbustes fleurs, 6 Ar-  
bustes feuillage, 6 Ro-  
siers nains, 5 Rosiers  
grimpants, 2 Lilas, 8 Ro-  
seaux, 6 Pivoines herba-  
rées, 6 Cannes, 8 Chry-  
santhèmes, 8 Dahlias,  
8 Geraniums, 10 Camé-  
reuses, 30 G. variés  
de rent 8 fr. 50, 60, 100  
rosiers, 15 Grisebiers grap-  
pes, 6 Arbres fruitiers,  
4 Pêchers, 3 Poiriers,  
3 Pommiers, 6 Vignes  
table. — Ceux qui dési-  
raient plusieurs Col-  
lections, 14 fr. les 3,  
27 fr. les 6, 115 fr. la sé-  
rie complète. — Catalogue  
gratuit. Plantes sur de-  
mande. — Frédéric Brossy,  
gramier, rue Balme, Lyon.

**AUTOMOBILES** 0.35  
le mot  
80 CAMIONS automo-  
biles, Vente, Achat,  
Location, 6, rue Raspail,  
Levallois-Perret.

**GRAPHOLOGIE** 0.30  
le mot  
CARACTÈRE, Aptitudes,  
etc., par l'écriture  
à francs. Rien de la chi-  
romancie, 2 à 7 heures,  
tous les jours, dimanches  
et fêtes, ou écrire  
Mme LAMARTRE, 28,  
rue Vauquelin, Paris 17.

**MOBILIERS par MILLIERS** FABRIQUE  
de  
meubles, salles à manger, chambres de tous styles.  
Bureaux américains et autres, fauteuils bascules,  
chaises en bois courbé, classeurs, coffres-forts.  
LOCAUX N° DE 1 à 100  
Installations complètes pr Paris et la campagne.  
Etablissements JANIAUX, 56, 61, rue Rochechouart, Paris.

**CAFÉS** 0.25  
verts et torréfiés pr colla p. Dem. pr c.  
HENRI LEBOSSE, r. J.-B. Eyriès, Havre.

**VILLEGIATURES**  
Sur la Côte d'Azur  
**NICE** ALEXANDRA HOTEL, situé dans grand  
parc, centre ville; dernier confort.  
Ouvert toute l'année

**NICE** HOTEL O'CONNOR, Situation sur jardin,  
Près la mer, plein confort.  
Ouvert toute l'année

**Les Pyrénées**  
**PAU** Station d'hiver, Climat doux  
Ni vent, ni poussière  
Idéal pour cure d'air

Sur la Côte Vermeille  
**VERNET-LES-BAINS** (Pyr.-Orient.)  
Station hi-  
vernale. Climat doux, Eau sulfureuse, Hôtel Portugais  
ouvert. Od confort. Villas à louer. SÉNEZ, direct.  
Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.  
Le gérant : VICTOR LAURENAT.

**HYGIÈNE**  
DE LA TOILETTE  
Les propriétés désinfectantes et antiseptiques  
qui ont valu au  
**Coaltar Saponiné Le Beuf**  
d'être admis dans les Hôpitaux de  
Paris, en font un produit de choix  
pour les usages de la Toilette :  
**Ablutions journalières**,  
**Lessons du cuir chevelu** qu'il  
tonifie; **Soins de la bouche**,  
**Lavage des Nourrissances**, etc.  
DANS LES PHARMACIES  
Se méfier des nombreuses imitations

École de Chauffeurs-Mécaniciens  
reconnue la meilleure de Paris,  
la moins chère. Brevets mili-  
taires et civils. — BELSER,  
144, rue de Tocqueville, Téléphone Wagram 93-40.

**LES DÉLÉBES**  
VERRES  
ISOMÉTROES  
**FISCHER**  
D'UN PLUS CLAIR  
PLUS NET  
SANS FATIGUE  
**12.8° DES CAPUCINES**  
Réparations immédiates

**SANTÉ DES DAMES**  
Nombreux sont les accidents critiques qu'on  
observe chez la femme, soit à la FORMATION,  
soit normalement, soit à l'époque du RETOUR  
D'ÂGE, l'âge critique entre tous. Ce sont des  
irrégularités, des malaises, des bouffées de  
chaleur, des vertiges, des étourdissements et  
des angoisses, accompagnés souvent d'hé-  
morrhagies diverses et plus ou moins abon-  
dantes; ce sont des palpitations de cœur,  
des douleurs et des névralgies; parfois la  
femme souffre de dyspepsie, de gastralgie  
et de constipation purement nerveuse. En  
fin la mauvaise circulation du sang engendre  
une foule de maladies telles que les varices,  
la phlébite, les hémorroïdes et les congestions  
de toute nature. Il existe cependant un  
remède qui prévient, guérit ou améliore tou-  
jours ces infirmités : c'est

**L'Elixir de VIRGINIE NYRDAHL**  
spécialement prescrit par le corps médical  
contre ces affections.  
On n'a qu'à découper cette annonce et  
l'adresser à : Produits NYRDAHL, 90, rue de  
La Rochefoucauld, Paris. Pour recevoir franco la  
brochure explicative de 120 pages, ainsi qu'un  
petit échantillon régulateur du sang, qui permettra  
d'apprécier le goût délicieux du produit.  
Le flacon : 4 fr. 50 franco. — Toutes pharmacies.